

Henriette Bourdon née Roux

**SOUVENIRS
DE
LA
GUERRE
1940-1944**

Florac, Octobre 1971

Quelques souvenirs personnels sur cette période terrible qui fait tant de victimes dans tous les milieux, pour tous les âges.

J'écris ces quelques lignes pour mes petits enfants, pour Marc qui a paru s'intéresser à notre vie pendant cette période. Je me borne à noter au fur et à mesure que les faits se présentent à ma mémoire sans précision de dates.

Noël 1939, c'est le départ de Montauban dans la tristesse, presque le désespoir. Arrivée à Mende. Lycée nouveau pour Jean et André, Pierre est soldat à Auch. Tantine et Annette sont avec nous. La guerre stationne, « rien à signaler sur le front ». La vie s'organise. Après tout, peut-être que la guerre finira -t- elle bientôt ?

Les mois passent, l'offensive, la capitulation de la Hollande, Dunkerque, les cartes d'alimentation et l'étau se resserre toujours plus. Et l'occupation totale de la France... J'étais avec mon mari sur les allées de Biancourt quand le premier contingent défile en chantant. Et alors tout se précipite. C'est la chasse aux Juifs, aux réfractaires. Joseph se lance à corps perdu dans le combat clandestin. Il me prévient: « si tu apprends quelque chose de secret, ne me dit rien, j'en ferai autant pour toi. Ainsi sous la torture nous ne pouvions trahir personne.

Deux ou trois fois par jour, la maison se remplit de Juifs qui se méfient les uns des autres. Il faut les séparer. J'en ai dans la cuisine, dans la salle à manger, dans le salon. Tous offrent de payer la consultation. Pauvres diables ! Je dois dire que tous ceux qui ont bien voulu se rendre aux endroits indiqués sont sortis indemnes de la tourmente. Les restrictions: nous montons à Alteyrac chercher beurre, fromage. Une fois, Annette fait coucou avec les gendarmes. Au printemps, je monte aux Ablatats chercher du beurre, j'en ramène trois kilos sur ma poitrine. Mais tout cela n'est rien, il faut lutter pour sa liberté et sa vie, vivre dans un climat de suspicion terrible. Joseph est en danger, je le sais des amis fidèles m'ont avertie mais il ne m'écoute pas.

D'une minute à l'autre la Gestapo peut venir le prendre. En général, c'est la nuit qu'il viennent. Nous organisons un système de corde pour qu'il puisse fuir par une fenêtre du second étage. Moi je dois rester, attendre un peu avant d'ouvrir pour qu'il puisse fuir par le sommet de l'enclos. Voici ce qui se passait chaque nuit: il y avait à côté du lit un sac à dos avec du sucre, chocolat, dattes, un peu d'argent. Sur la descente de lit, de gros souliers ferrés. Dès qu'on entendait un ronflement de moteur, j'allais entrouvrir un volet. Mon coeur battait... Ils passaient sans s'arrêter, merci mon Dieu ! La nuit s'achevait tranquille. Ou bien nous entendions: Mr Bourdon !

Qu'y a -t- il ? C'est Mlle Moise dont le père a été pris qui vient prévenir qu'une rafle est prévue pour la nuit. Joseph se lève et court chez tous les Juifs qu'il connaît pour les faire disparaître. Je reste seule, car si on le rencontre, il est pris avec et je tremble. Mais Dieu veille et nous garde.

Fréquentes visites chez Mme Brousses, notre voisine qui me répète toujours: « Que Mr Bourdon vienne chez moi, j'ai des trous pour le cacher. » A Alteyrac, les Hébrard me font la même proposition. Je ne l'ai pas oublié, car tous ceux qui aidaient risquaient leur vie.

Un matin, convocation du commissariat: « N'y va pas, file pour les Ablatats! » « Non j'y vais. » Je passe des moments terribles et enfin je le vois revenir. « Qu'est - ce- que c'était ? » « Rien

de grave ! » « J'insiste, et il finit par raconter l'histoire. Il était passé trois évadés d'un camp près de Mende. Ils allaient à Toulouse pour passer de là en Espagne où une filière était organisée. Deux réussissent, le troisième se fait prendre avec la carte de Joseph sur lui. La Gestapo de Toulouse téléphone à Mende: « Occupez-vous de ce pasteur Bourdon qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ! » Et le commissaire lui dit: « Mr. le pasteur, nous sommes au courant de toutes vos activités et pour cette fois-ci nous laissons tomber, mais je vous en prie, restez tranquille, car une autre fois nous ne pourrions ne pas arrêter l'affaire. » Et si vous croyez que Joseph a cessé, ce serait bien mal le connaître. Il a remplacé sa carte par un verset biblique après avoir averti les collègues. Une fois de plus Dieu nous a gardé. Les garçons voulaient partir en Afrique, mais ça ne s'est pas fait.

Nous ramassions des châtaignes aux Ablatats du matin au soir pour nourrir la maisonnée, réfractaires, Juifs allemands dont une dame dont on avait pris le mari aveugle, malgré ses décorations de 1914. Et malgré tout, on vivait avec nos deux chiennes Mirette et Fanoute. Le soir, on faisait le culte avec: Lotte, Allemande persécutée par les nazis. Son mari Alfred, vivait sous une tente dans la montagne. André avait du partir pour les chantiers à la date prescrite, mais peu de jours après, il s'évade avec deux copains. J'étais à Mende, et à minuit on appelle. J'entrouvre le volet: « c'est moi, André. Pouvez-vous nous recevoir, j'ai deux camarades cachés dans le bois ! » « Je t'ouvre ! » Joseph descend. Nous les faisons manger. Joseph leur dit: « vous allez vous reposer deux ou trois heures, mais ensuite je vous accompagnerai sur le Causse, car la villa n'est pas sûre; » Ainsi fut fait.

Joseph télégraphie aux Ablatats pour qu'on attende André. Il prend son vélo et va le rejoindre. On l'installe sous une petite tente sur la montagne près de Seckel qui loge dans une jasse. Tous les jours à midi Annette allait lui porter à manger. « Je ne comprends pas cette petite disait mémé Berthe ! Au moment des repas elle s'en va ». Nous cachions la présence d'André à mémé pour qu'elle n'en parle pas à Tantine. Cette dernière, par frousse, aurait tout dit aux Allemands. Mais voilà ! Survient un gros orage et André quitte sa cachette et vient à la maison. Je lui dit: « reste dans ta chambre ! Ne voilà -t- il pas que Tantine qui n'allait jamais dans cette pièce s'y dirige tout droit. « Oh ! André tu es là ? » « Oui je suis là et si tu dis un mot tu m'envoie à la mort ! » « Oh je ne dirai rien ! »

Je sors sur la placette où je suis interpellée par Mme Couderc: « Alors, Mme Bourdon, André est en permission ? Je l'ai entendu parler ! » « Mme Couderc, vous savez ce que vous risquez si vous parlez et tout le village y passera! » A partir de ce jour, André n'est plus resté caché des habitants et je dois dire, à leur éloge, qu'aucun ne nous a trahis. D'ailleurs, peu après, d'autres jeunes vinrent se réfugier aux Ablatats.

André va à un moment donné à Mende à la villa avec son père. Mais partout l'air est malsain. Je répète que je ne cite pas par ordre chronologique. Je partage mon temps entre les Ablatats et la villa. J'expédie Tantine à Rousses où se trouve Joseph. Je fais monter un taxi où j'empile tous les objets précieux: argenterie, papier, ect....et Tantine. « Vous pensez arriver sans être arrêté dis-je au chauffeur ? » « Madame, je ne peux rien promettre. On peut me piller en route. » Je les vois partir le cœur gros, mais tout se passe bien ! La garde de Dieu !

Joseph a du quitter Mende, cédant aux sollicitations des paroissiens et au danger qui le menace de plus en plus. A plusieurs reprises, je rencontre en ville le gardien chef de la prison qui murmure en me croisant: « Que Mr. Bourdon reste caché ! » Je suis seule à Mende avec une vieille amie, Mme Armand, qui s'est réfugiée chez nous. C'est une Alsacienne. Annette prend la relève avec Alice son amie, la future femme de Jean. Pour se distraire, elles astiquent la maison, de la cave au grenier, disant: « c'est sans doute pour les Allemands que nous faisons tout ça ! »

Jean est aux Ablatats. Je dois dire que les dernières années de la guerre nous avons châtaigné tous deux du matin jusqu'au soir. Il fallait nourrir la maisonnée: Mme Flegel, André Bourbon, René Roux, Lotte, Mr Pierredon. Ce dernier a fui Mende sac au dos avec Joseph. Ayant rencontré un délateur connu qui les regarde longuement, car ils avaient l'air de ce qu'ils étaient: « nous sommes faits, dit Joseph ». A Dieu va ! Toujours la protection divine. Ils arrivent sur le Causse, descendent à Balsièges et prennent la route. A Mont-Mirat, ils demandent à l'auberge s'il n'y a pas un sentier. Quelques mois après tout terminé, la dame revoyant Joseph lui dit: « j'ai bien compris que vous étiez en fuite, je ne risquais pas de vous trahir ! »

Sur la route il vient d'arriver un camion militaire. Pas un abri ! Marchons comme si de rien n'était, dit Joseph, et le véhicule de mort passe ignore ces deux loqueteux qui se traînaient. Ils transportaient le docteur Maury de Florac qu'on venait d'arrêter. Au cantonnet, Mr Pierredon ne peut plus porter son sac. Il est grand mutilé de guerre de 1914. Enfin, ils arrivent aux Ablatats, le havre de paix. En route, des personnes charitables leur avaient donné à boire et Dieu les avaient protégés. Pendant mes séjours aux Ablatats, j'arpente la montagne pour chercher du ravitaillement, et ici, je dois dire que je garde un souvenir ému pour toutes les personnes qui, d'elles mêmes, m'ont proposé beurre, fromage: les familles Goût de Montcamp, Martin de Massevaques, Martin de Carnac, Meynadier du Clôt et du Roussel, les Hébrard d'Alteyrac. Et jamais personne ne nous a dénoncé.

Je raconte maintenant l'épisode Bir-Hakeim. Un soir, vers cinq heures, je remonte du ruisseau avec un faix de linge. Devant la maison, je vois 7 ou 8 types, hirsutes, hâves l'un d'eux porte à la ceinture une garnison de cartouches et s'avance vers moi; vous ne me reconnaissez pas Mme Bourdon ? » « Oh ! Jean Farelle ! L'ami d'André. Est ce que les Allemands vous suivent ? » « Non je ne crois pas. » Le chef Rousseau s'avance. « Madame nous vous demandons l'hospitalité si possible. Nous avons fui de St Germain de Calberte devant le canon. Nous avons eu des tués et des blessés. Mais si notre présence est dangereuse pour le village dites un mot et nous irons nous coucher dans un fossé attendant notre sort ». Bien sûr je les fait rentrer. On remplit la salle à manger de mitraillettes, de revolvers (heureusement Tantine était à Alès), je les fait manger, Mme Flegel leur prépare des bains de pieds. Mais il faut que je m'assure que les habitants tiendront leur langue. Sur la placette, je rencontre Hélène: « Mme Bourdon, vous avez vu ces jeunes qui descendent de la Camp ? » « Je les ai si bien vu qu'ils sont chez moi ! Et tu sais pas un mot ! Pense à Oradour-sur-Glane. » « Je descends vite au Prat Nouvel » « Et pour quoi faire ? » « Leur dire de se taire, parce que je leur avais déjà tout raconté. »

Tous les habitants m'apportent des provisions: lait, fromage, pommes de terre, œufs. Je fais un bon repas. Mais avant, je pars pour Vébron prévenir le pasteur Chazel qui s'occupe des Maquisards. Je fais les cinq kms au pas de course. Je le trouve avec cinq ou six pasteurs en train de boire le thé. Madame veut m'en offrir une tasse, mais monsieur si oppose ! « Il faut que Mme Bourdon reparte tout de suite. Dites bien à ces jeunes qu'ils restent couchés, car leur présence ébruitée mettrait le pays à feu et à sang. Après le souper, venez m'attendre à Prat Nouvel avec une autre personne, dissimulez-vous bien... Je donnerai un léger coup de sifflet pour m'annoncer ». Ainsi fut fait.

Le lendemain matin un habitant du village conduisait ces pauvres diables dans une jasse bien cachée au fond du vallon. On les ravitaillait de Fontfredge, tous les jours j'allais leur dire bonjour. Au bout de cinq ou six jours ils partent pour le château de Fons, les miliciens viennent le brûler et ils se sauvent à la Parade. Là poursuivis par les Allemands, se joue un drame atroce. Jean Farelle heureusement est tué au combat, Rousseau aussi. Trente sont faits prisonniers, emmenés à Mende ou en dépit de toutes les lois de guerre, ils sont remis à la Gestapo qui les torture toute la nuit et le matin on les fusille à la Tourette. Quel drame horrible ! Je pense qu'André aurait pu s'y trouver. Il est au maquis du côté de Montcamp. C'est Pentecôte. Quel beau soleil et qu'il ferait bon vivre si le malheur n'était pas dans l'air... André arrive se disant poursuivi. Je me rends chez les Goût qui savent peut être quelque chose... Je ne plus vivre dans cette anxiété, je téléphone à Mende ou Joseph se trouve. Reviens tout de suite, j'ai besoin de toi »; « Qu'y a -t- il ? » « Armand (le nom de guerre d'André) est malade ! Viens ! »

Deux heures après, il était là à vélo, 60 kms. « Tu sais la nouvelle, Jean Farelle est mort ! Jean et Annette sont allés passer la nuit avec ses parents ». Le lendemain, coup de téléphone des Farelle, et Joseph part pour St Germain de Calberte où a lieu l'inhumation. Elle se déroule devant une foule de Maquisards venus de tous les environs. On craignait d'être surpris par les Allemands, mais heureusement ils avaient du travail ailleurs. C'est Joseph qui est allé faire l'enterrement de Jean Farelle. La veille, avec les parents, il est allé reconnaître le corps défiguré par les boches. Des employés de l'EDF qui réparaient les lignes téléphoniques s'offrent de faire la lugubre besogne pour éviter aux parents l'affreux spectacle ». C'est à ce moment là qu'André revient de Fraissynet où il est avec quelques autres. Se croyant poursuivi, il perd une chaussure en route, mais quelques jours après il repart pour une destination inconnue. Je répète que je ne cite pas dans l'ordre.

Pierre est arrivé à Mende, mais craignant qu'à Auch le concierge du lycée donne son adresse à Mende, il monte aux Ablatats à pied. N'ayant pas mangé depuis longtemps, il arrive à Vébron fourbu où il laisse son sac dans une maison sûre. Un hors-la-loi de plus chez nous. Nous mangeons beaucoup de chataîgnes, je les ramasse avec Jean toute la journée, le matin les pieds dans la gelée blanche et en mangeant froid dehors. En octobre, seule pendant quelques jours aux Ablatats par un beau soleil, l'envie me prend d'aller faire un tour dans le bois de Tabilloux. Mirette, ma petite fox est avec moi, joyeuse, son bout de queue en l'air. Quand je quitte la crête et que je prends le chemin du bois, voilà ma chienne qui la queue basse, marche sur mes talons, elle est si joyeuse d'habitude. « Voyons, Mirette qu'as-tu ? » J'écoute mais je n'entends rien. Le silence est profond. Au premier ravin la frousse me prend et courageusement, je fais demi-tour. Alors Mirette change d'allure et gambade joyusement devant moi. Qu'est ce qu'il lui avait fait peur ? Les habitants ont prétendu que les bois n'étaient pas sûrs. Un matin, Joseph se trouvait au-dessus des Ablatats, passe un avion qui lance des bombes:

fracas épouvantable ! Mais elles tombent heureusement sur des rochers.

A Mende, la lutte pour sauver les Juifs et cacher les réfractaires se poursuit. On danse sur un volcan.

Je remercie Dieu qui nous a miraculeusement protégés, car avec Joseph nous aurions dû être cent fois dans un camp de concentration. Beaucoup qui n'avaient pas eu le quart de notre activité y sont morts. Chaque matin, chaque soir, nous pensions: c'est sans doute aujourd'hui ! Mais nous ne parlions jamais de nos craintes, nous nous contentions de prier. Et Dieu nous répondait. Deux popes viennent demander Joseph, c'est Jean qui les reçoit au portail: « Mr le pasteur ? » « Il n'est pas là nous reviendrons. Joseph intrigué en parle à certaines personnes et quelques jours après, l'une d'elles lui dit: « vos popes, Mr Bourdon, méfiez-vous, ils sont au mieux avec les membres de la Gestapo, ils étaient au café ensemble. » Pas de suite à l'incident. Un jour ou nous étions aux Ablatats, coup de téléphone de Mme Brousses: Que Mme Bourdon monte, mais seule. « Que se passe-t-il ? J'arrive à Mende croyant trouver la ville brûlée. Les Brousses se sont alarmés parce qu'on réquisitionnait les maisons vides. Il faut que je reste seule pour la protéger. Je me distrais en écoutant la BBC. Comme elle donnait en plein jour sur la baie grande ouverte, je vois deux casques au portail. « Ca y est, je suis faite ! ». Non, se sont simplement deux soldats qui écoutaient les nouvelles. Ils aimaient beaucoup se renseigner.

Le temps me paraît long. Je monte de temps en temps aux Ablatats remplacer Annette et Alice, et quand je suis là-haut, je ne vis pas, surtout le dimanche matin, car en plusieurs endroits les boches ont cueilli les pasteurs en chaire. C'était ce que craignaient les paroissiens. Et voici ce qu'ils faisaient: quand tout le monde était à peu près rentré, ils fermaient la porte à clef. Les messieurs s'asseyaient de chaque côté et si on frappait, ils attendaient un petit moment avant d'ouvrir, et pendant ce temps, Joseph devait disparaître par la porte de derrière. Mais tout cela était très beau en théorie, et en pratique les Allemands auraient tiré et il y aurait eu des morts et des blessés. Une fois, en arrivant pour le culte nous avons trouvé la salle occupée par ces messieurs qui ont mis gentiment Joseph à la porte. Il y a laissé son parapluie. Nous avons enterré dans le poulailler: revolver et papiers compromettants confiés par les Juifs. Une mitrailleuse était installée dans l'enclos et souvent la nuit, il y avait des exercices et des tirs dans l'enclos et les propriétés voisines. Nous ne bougions plus dans le lit, ça crépitait contre les persiennes. Mirette tremblait pendant plusieurs heures, elle a pris là une maladie de cœur dont elle est morte après la libération.

Il fallait se méfier de tout le monde, les traîtres étaient partout. C'est dans la nuit, vers onze heures, j'entends marcher sur la terrasse: « Joseph, j'entends du bruit ! » « Ne dis rien ! Attends ! » Et j'entends: « Maman ! » La voix d'André qui était aux chantiers depuis 8 jours. « Est-ce que tu peux m'ouvrir ? Nous nous sommes sauvés, j'ai deux camarades cachés dans le bois. Nous n'en pouvons plus. « Venez. » Et me tournant vers Joseph, je lui dis: « Nous sommes dans le bain ! » Oui cette fois nous y sommes en plein, mais il faut les secourir quand même. Entrent quatre garçons, hâves et déguenillés, de la région, affamés, les pieds en sang. Je leur prépare des bains de pieds, je les fais manger et Joseph leur dit: « vous allez dormir deux ou trois heures et avant l'aube je vous accompagnerai sur le Causse pour passer les barrages. » Ce qui se fait.

Une fois sur le Causse, chacun devant se diriger vers sa maison, André descend sur Vébron qu'il traverse et ou deux autres personnes le reconnaissent, mais bouche cousue ! Arrivé aux Ablatats,

son père l'installe à mi flanc de la montagne sous notre petite tente. Et les jours se suivent, tous pareils, mais on sent l'étau se resserrer de plus en plus. A quand le débarquement ?

Un jour, je montais à Alteyrac, j'étais seule à la ville avec Mme Armand. Je dois dire que la veille, le mercredi, Mme Farelle était montée: « Mme Bourdon, je suis chargée par des amis sûrs de venir vous avertir. Vous êtes dénoncée à la Gestapo comme portant des lettres compromettantes et des armes (c'était faux) des jeunes que vous rencontrez à Balsièges ! (7kms de Mende) Au moins n'y allez plus, promettez le moi ! Vous savez que les caves de la Gestapo vous attendent! » Mme Farelle me quitte et je rumine en silence complètement désorientée. Dois-je quitter le pays ? Fuir aux Ablatats ? Que Dieu me protège et me guide !

Je reprends mon récit ou je l'avais laissé.

Ne pouvant tenir en place, je pars pour Alteyrac par le bois, ruminant de sombres pensées. A un certain endroit, j'entends brailler des Allemands. J'oblique un peu. J'arrive au village, les Hébrard sont tous réunis dans leur cuisine avec des mines d'enterrement. « Oh ! Mme Bourdon ! Vous avez pu passer ? » « Mais oui, qu'est ce qui arrive ? » « Les Allemands sont venus piller le village ! Nous vous donnerons tout ce que vous voudrez, mais en partant, dissimulez vous bien dans le bois. Ne prenez pas le chemin. Voulez vous qu'on vous accompagne ? » « Non merci ! Je me débrouillerai seule. » Et je repars avec mon beurre et mon fromage. J'arrive sans encombre à la villa, mais rien ne va plus, je ne vis pas. Je descends à Mende sans besoin. Je ne vois personne de connaissance, sinon des figures suspectes.

Je remonte, au bas du raccourci une dame, professeur de dessin, m'appelle: Mme Bourdon approchez un peu ... Ils partent ! » « Qui ? » « Les boches. » « Ils en viendra d'autres ! » « Non ! Je suis allée leur acheter du fumier. Ils m'ont répondu: « Nous ne pouvons pas vous en livrer, nous avons reçu des ordres précis, urgents, nous quittons la ville définitivement à l'aube ! » Je ne peux pas en croire mes oreilles ! Merci Seigneur de nous délivrer de ce cauchemar, de nous avoir gardés ! Quelle joie ! Je tourne en rond dans la maison. Mme Gelly, ma jeune voisine, arrive, elle est au courant. Mais alors quelle nuit commence ! Les Boches qui occupent le lycée au-dessous de nous et la maison de l'architecte (la Gestapo) commencent un tapage infernal. Ils crient, hurlent, font sauter des autos, des flammes s'élèvent, nous avons peur qu'elles mettent le feu à toutes les maisons et nous sommes prêtes à fuir. Mais à quatre heures du matin c'est le silence, un silence merveilleux, ils sont partis par la route de Badaroux. Je respire, que l'air de la liberté est bon !

Ici, je glisse un entrefilet qui à sa place avant ma montée à Alteyrac. Le gardien chef, rencontré en ville, m'avait dit comme Mme Farelle: « N'allez plus à Balsièges, on vous accuse de porter des armes à des jeunes, mais prévenez votre famille sinon ils seront pris! Cet avertissement m'avait beaucoup plus touchée que l'autre, car il concernait mon mari et mes enfants. Je monte chez Mme Brousses pour téléphoner à Rousses. Que vais-je leur dire ? Il y a le poste d'écoute. Nous avons un code pour nous prévenir mutuellement en cas de danger, mais naturellement ce cas là n'avait pas été prévu. Que vais-je dire pour ne pas me trahir ? Quand j'arrive au téléphone, je ne le sais pas encore, mais alors c'est Dieu qui m'inspire. J'appelle Rousses. Réponse: les Maquisards ont coupé les lignes et la route est barrée par les arbres. » J'appelle Florac les Tinel, et c'est Alice, ma future belle-fille, qui répond. Alice tu sais que Tantine devait monter à Mende demain, mais le ravitaillement est si mauvais qu'elle doit

attendre quelques jours. » « Ca va Mme, j'ai compris ! Elle part tout de suite pour les Ablatats (20kms), trouve ma belle-mère, lui fait la commission, car on peut compter sur elle, mais elle ne s'en tient pas là et grimpe sur la crête pour se rendre au bois de Tabilloux ou toute la maisonnée, mari, réfractaires, Juifs, réfugié (Mr Pierredon) cueille tranquillement des framboises et des fraises. Alice repart en vitesse le couvre-feu est à quatre heures (2h au soleil). Mais Dieu la garde et elle ne fait pas de mauvaises rencontres.

Le cauchemar est fini ! Et pourtant une jeune femme pleure, son mari et un autre maquisard ont été torturé et fusillé l'avant-veille. Mme Farelle a repéré l'endroit, on déterre les corps, on les transporte à la préfecture ou on installe une chapelle ardente. Le lendemain tout Mende suit le cortège.

Il est huit heures du soir en décembre, je suis seule à la villa. On frappe, je sors dans le vestibule et à travers la vitre de la porte extérieure, j'aperçois deux grandes ombres et une forte voix qui dit: « n'ouvrez pas Madame ! Nous venons remercier Mr Bourdon pour ce qu'il fait a fait pour nous ! Vous le lui direz ! Merci ! » Et ils s'en vont. J'avoue que j'avais eu très peur ! Ces deux messieurs, pris par la Gestapo, avaient été relâchés grâce à mon mari. Je n'ai pas su comment il s'était débrouillé pour cela. Sans doute il avait couru de grands risques, mais le Seigneur était là ! Et ce qui était pénible, c'était le silence que nous devions garder mon mari et moi vis à vis l'un de l'autre. Et toujours la crainte que quelqu'un de la famille soit pris.

Une après-midi, je châtaignais avec mon mari au-dessus du chemin. En dessous, passe Mr Goût de Montcamp. Mr Bourdon, écoutez un peu ! Nous descendons. « Méfiez-vous ! » La Gestapo est venue deux fois à Rousses, s'informer de la descendance (terme allemand) de Mr Seckel ! « Et alors ? » « Les gens ont répondu qu'ils ne le connaissaient pas. » Mais un deux jours après, secrètement, Mr Agulhon de Mende nous fait dire: « débarrassez-vous de Seckel au plus tôt. Leur séjour là-haut est dangereux pour eux et surtout pour vous. » Vite on fabrique des fausses cartes, de faux noms et on leur trouve un abri au Mazauric, après St André de Valborgne. Là ils ont terminé paisiblement la guerre. Mais quelle vie d'être toujours traqué, d'être obligé de se méfier de tout le monde !

Ici je place un petit incident survenu après la libération et qui grâce à Dieu, n'avait pas eu de suites. Voici de quoi il s'agit.

Un matin, un monsieur inconnu demande Mr Bourdon. J'appelle mon mari et le dialogue s'engage:

-Mr le pasteur, je passe en cour de justice vendredi et viens vous demander de témoigner pour moi.

-Mais je ne vous connais même pas. Qu'est ce qui motive cette demande ?

-Voici: un hiver, pendant la guerre, je me trouvais dans un café à Florac. Il est venu deux hommes ivres qui se sont mis à raconter tout ce qu'ils savaient sur vous et votre famille. J'ai connu tous les détails de votre vie clandestine, les noms des personnes que vous protégez et j'ai tout inscrit sur mon carnet. En arrivant à Mende, j'aurai du me rendre à la Gestapo, au lieu de cela j'ai brûlé mes feuillets. »

-Vous vous êtes rappelé que vous étiez Français ! a répondu mon mari. C'est bien, je témoignerai. » Grâce à ce témoignage l'accusé n'a eu qu'une peine très légère. Pour ce cas aussi, si le

Seigneur ne nous avait pas protégé nous finissions tous dans les caves de la Gestapo et le village et ses habitants étaient aussi détruits.

Il est 6 heures du matin, en plein hiver. Je descends à Mende prendre le car pour les Ablatats où mon mari est très malade. J'ai un laissez-passer, car c'est encore le couvre-feu, mais on est quand même à la merci de l'ennemi. J'entends le pas lourd et cadencé des soldats et la peur me prend. Je saute dans le fossé ou je me recroqueville et la garde passe sans me voir. Mais j'avais eu très peur, ne tenant pas du tout à aller à la caserne cirer des bottes.

Deux gendarmes arrivent à la villa où je suis seule: « Madame, nous venons pour votre fils André. Pouvez-vous nous dire où il est ? »

« Non je l'ignore ! » Quel mensonge ! Mais maintenant le mensonge est à l'ordre du jour. Ils s'en vont mais s'arrêtent sur la terrasse, parlent entre eux et finalement sonnent de nouveau. Bon qu'y a-t-il encore ? « Madame, nous allons rédiger un petit procès verbal que vous signerez et ainsi vous ne serez plus inquiétée. » J'ai donc signé que quand je reverrai mon fils, je lui conseillerai de se rendre. Ce n'était pas compromettant. En me quittant l'aîné des gendarmes me dit: « Allez Madame, ne vous en faites pas, tout finira bientôt. » Nous approchons de l'acte final en effet.

Quand André s'est enfui des chantiers, nous nous attendions à être poursuivis à sa place. Un après-midi, J'étais montée à Alteyrac et au retour je trouve Pierre tout radieux. « Ne t'inquiètes plus maman ! Les gendarmes sont venus et j'aurai pu être André sans courir aucun danger. Ils m'ont demandé où était André, mais ils n'ont pas fouillé la maison. »

Les gendarmes en général étaient contre l'occupant, mais nous en connaissions un qui traquait les maquisards, aussi nous le redoutions. Et toujours le défilé des juifs continuait, ils voulaient se faire baptiser bien que Joseph leur dise que c'était contre leur race, qu'ils en avaient que pour la religion et qu'elle ne les intéressait pas. Un matin, un monsieur Juif vient faire ses adieux à Sonia, Juive Russe très cultivée qui habitait de l'autre côté de la route. Et avant de partir (il se débrouillait pour passer en Amérique) il monte à la villa. « Je viens vous remercier Mr le pasteur pour tout ce que vous avez fait pour mon amie, et je ne comprends pas pourquoi vous faites tout ça, ne voulant pas accepter d'argent! »

« - Je le fais pour un grand ami à moi qui, Lui, m'a tout donné.

-Ah ! Et qui est ce ?

- Jésus-Christ ! »

A ce nom, le monsieur a tourné le dos, il est parti sans un mot, laissant mon mari éberlué. Il est revenu dans la villa en riant: « Ce brave homme m'a pris pour le diable en personne ! »

Il fallait faire de fausses cartes pour les réfugiés. C'est le pasteur André de Nîmes qui s'en chargeait. Mais comme elles n'arrivaient jamais, on envoie Jean les chercher. Quelle imprudence ! Il pouvait être arrêté et fouillé; Rien ne lui est arrivé, mais à partir de ce moment là nous les avons faites nous mêmes. Il y avait souvent des

alertes, on nous avertissait de Prat-Nouvel, alors toute la maison se vidait, et quand il y avait de la neige, il fallait brouiller les traces. On marchait en sabots. Il fallait se méfier de tout, faire attention à ce qu'il n'y ait pas trop de vaisselle laissée sur l'évier, car nous étions censés n'être que deux ou trois personnes.

J'ai écrit ces quelques lignes pour mes petits- enfants. Je voudrais qu'ils comparent leur vie actuelle à celle que nous avons vécue, nous les anciens. Et qu'ils comprennent que c'est la foi qui nous a soutenus dans cette épreuve.

Henriette Bourdon